

# Les femmes à la place des hommes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 17

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214662>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

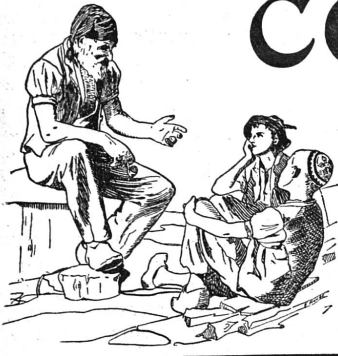
## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).  
Administration (abonnements, changements d'adresse),  
Imprimerie Ami FATIO & C<sup>ie</sup>, Albert DUPUIS, succ.  
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE  
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la  
„PUBLICITAS“  
Société Anonyme Suisse de Publicité  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;  
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Sommaire** du Numéro du 26 avril 1919. — Petit (J. Nel). — Les femmes à la place des hommes (Une grand'mère). — Le patriotisme pratique. — Autour du 14 avril 1803, suite (Marc Henrioud). — Dialogue entre Zabet et la Suzon. — Salut ! Glaciers sublimes ! (T. R.). — Les amazones de Morat (Théobald Walsh). — Feuilleton : La maison du Chat-qui-pelote (Honoré de Balzac). — Boutades.

## PETIT

Petit, tout est petit,  
Dans mon charmant petit village,  
Petit, tout est petit,  
Dans mon charmant petit pays.

C'est le refrain que nous entendions chanter au Grand Théâtre, — pardon, au Théâtre de Lausanne, dans les *Bibelots du diable*, sous la direction Gaugiran. Plusieurs vieux Lausannois s'en souviennent. Petit ! Quel peut être donc ce mot ! N'est-ce pas celui que les mères donnent à leurs enfants, même à leurs grands enfants ! Le petit ! Mais c'est toute une poésie tendre qui se trouve dans ces quatre lettres. Ah ! sans doute, les mots ont leurs traîtres. Quand je veux juger la conduite d'un lâche, je dis : Que c'est petit, ce qu'il a fait ! Mais à ce taux-là, il faudrait s'émouvoir à chaque pas, et si le vocable « grand » vous plaît mieux, n'oubliez pas qu'à côté des grands hommes, des grandes choses, il y a les grands crimes, les grandes douleurs.

Ces réflexions nous viennent en lisant l'article que le *Conteur* a extrait du *Journal de Genève* d'une époque où ce quotidien avait un format plus grand que maintenant. Il paraît que des gens chez nous déplorent l'emploi régulier et honnête de l'adjectif « petit » et s'impatientent en entendant parler de « modeste » Suisse devant eux. Franchement, ils me dépassent et l'on se demande sérieusement s'ils veulent jouer au rôle de la grenouille du fabuliste. En serions-nous là ! Parce que la Suisse a pu traverser la grande guerre en dépensant des trésors immenses d'affection répandus sur d'innombrables têtes d'intéressés et de malheureux des pays les plus divers, et tout cela parce qu'elle a pu éviter — parce qu'on a bien voulu lui éviter — le sort fait à d'autres pays victimes de la plus gigantesque agression que l'histoire ait enregistrée ; parce que nous aurions vu et bénéficié de tout cela — n'oublions pas les bénéfices de guerre, les vaches à fr. 5000, les choux à fr. 3,50, l'œuf à 95 centimes — ; parce que nous avons vécu dans ces jours extraordinaires, nous aurions du coup perdu le sentiment des proportions et pour un peu nous voudrions traiter d'égal à égal avec les grandes puissances, par amour-propre, par fierté, par répulsion de ce qui est simple, par envie peut-être. Ils sont grands... et moi si petit !

Peut-être ne sommes-nous plus à la hauteur. Et bien, qu'importe. Intégralement, je tiens à la formule, qu'elle soit prosaïque ou diplomatique : Suisse, petit, modeste pays, parce que c'est vrai. Et j'ajoute que si, par hasard, ce petit, ce modeste pays — la violette embaume,

elle est modeste, ce n'est pas un tournesol — joue un rôle épatant au milieu des grandes nations, ce n'est pas à nous à l'affirmer et ce n'est pas cette réserve qui nous empêchera d'être encore meilleurs, si nous le voulons et si nous le pouvons.

N'oublions pas ce point essentiel : nous vivons dans un temps de folie. Il faut bien se tenir la tête pour qu'elle n'éclate. Cery est à nos portes et Gimel fait ses préparatifs ! Ces deux noms ne sont que des exemples, cela va sans dire, ou si vous voulez, de « modestes » symboles !

Nous voulions terminer là quand un souvenir revient.

C'était 30 ans après la guerre de 1870, que l'on disait si terrible que rien par la suite ne saurait, sous ce rapport, la surpasser ! La Suisse fit son devoir, qu'elle devait exercer encore en 1914. Ne sommes-nous pas un peu saturés de ces expressions de reconnaissance qui nous sont adressés ! Et pourtant, oui, la Suisse peut être fière, et surtout heureuse, de la chance providentielle que par deux fois — gare la troisième ! elle a eu de soigner les prisonniers de guerre en gardant ses frontières, sans que personne ne soit venu l'écraser de sa botte. Mon souvenir est donc celui-ci : Les circonstances m'ayant appelé à Luxembourg, j'assistai à une réunion internationale où des compliments furent échangés de part et d'autre. Il y avait là des Français, des Anglais, des Belges, un Norvégien ; il y avait aussi un Suisse. Ce compatriote porta un toast au grand duché. Sur quoi, l'œil un peu malin, mais tendre tout de même, un Luxembourgeois leva son verre et dit des choses absolument aimables pour la Suisse, plus grande assurément que le grand duché, mais, conclut-il :

« Petit pays, grand cœur ! »

Cela ne vous suffit-il donc pas, émules de Robert de Traz !



Il y a d'autres paroles sur l'air, qui continue. Elles ne me reviennent pas en mémoire. Peut-être sera-ce pour plus tard, si le petit ne vous dégoûte pas. J. NEL.

**L'un ou l'autre.** — Deux amis parlaient, l'autre jour, d'un monsieur qui, sur le tard, avait épousé une femme de beaucoup plus jeune que lui et possédant une voix exquisite, souvent mise à contribution dans les milieux où ils fréquentent.

— Je crois, ceci entre nous, observe l'un des amis, que ce bon M. ... est bien plus l'impressario que le mari de sa femme.

## LES FEMMES A LA PLACE DES HOMMES

Sous ce titre, une aimable lectrice nous écrit :

Messieurs,

Le *Conteur vaudois* a publié dernièrement la lettre d'une dame qui revendique pour notre sexe les mêmes droits, en matière politique, que ceux des hommes. Quand nous les aurons, la société y gagnera-t-elle ? Je n'en sais rien. Les personnes entraînées par le mouvement féministe disent : oui. Admettons que l'avenir leur donne raison. Mais les femmes en seront-elles plus heureuses ? J'ai vu tant d'hommes se lamenter des pertes de temps que leur causaient les séances des pouvoirs publics, les séances des commissions, la rédaction des rapports ; j'en ai vu un si grand nombre revenir du Conseil communal ou du Grand Conseil énervés et découragés, que je me demande si les femmes députés regagneront leur foyer l'âme plus sereine. Elles me diront sans doute qu'entre leurs commodités à elles et le bien public il n'y a pas à hésiter, et qu'une patriote ne doit songer qu'au salut de la patrie. C'est là un noble sentiment, je le reconnais. La femme est d'ailleurs guidée en tout par le sentiment ; il l'égaré parfois.

Dieu me garde de ravalier notre sexe. Beaucoup de femmes sont plus sensées qu'une infinité d'hommes, je le dis sans vanterie, étant arrivée à un âge où l'on ne s'enorgueillit plus de rien. Mais quand je songe à la haute mission de la mère de famille, je ne puis m'empêcher de craindre pour l'avenir du pays, à l'idée qu'elle distrairait pour la pratique des droits politiques une partie, si infime soit-elle, du temps et des soins qu'elle doit à ses enfants. N'est-ce pas elle qui forme le cœur et le cerveau des futurs citoyens, qui trempe leur caractère ? A une époque comme la nôtre, où la jeunesse trouve tant d'occasions d'échapper à l'influence maternelle et où, d'autre part, le manquement des affaires publiques devient de plus en plus difficile, laissons celui-ci à ceux qui peuvent s'y consacrer, et que la femme garde jalousement le rôle à elle dévolu par la nature, rôle que nulle école ne saurait remplir au même degré. Rousseau ne l'a-t-il pas dit : « Jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux et tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement ! »

Et puis, sans faire partie des assemblées législatives, combien de femmes ne sont-elles pas les meilleures conseillères des hommes d'Etat ! N'est-ce pas l'admirable compagne de Louis Ruchonnet qui fut son inspiratrice dans les mesures qui mirent fin aux luttes confessionnelles en Suisse et firent reconnaître à l'Armée du Salut son droit à l'existence ?

Des nations d'Europe et d'Amérique, me dira-t-on, ont rendu la femme électeur et éligible, et s'en trouvent bien. Les citoyens de ces pays-là en ont-ils acquis plus de droiture d'esprit, plus de bonté, plus d'amour du prochain ? Pour moi tout est là.

Pardonnez, messieurs, ces réflexions à une

vieille femme qui met les devoirs, les humbles devoirs, au-dessus des droits les plus légitimes, j'allais dire : au-dessus de toutes les vanités.

*Une grand'mère.*

### LE PATRIOTISME PRATIQUE

A l'occasion du 14 avril, on écrivait ceci de Villars-Burquin au *Journal d'Yverdon* : « Les représentants des communes de Mauborget, Villars-Burquin, Vaugondry, Romairon et Fontanezier, assemblés dans le but de discuter sur la célébration de l'anniversaire du 14 avril, ont décidé ce qui suit :

« Estimant qu'un geste généreux exprime un patriotisme de meilleur aloi que les réunions dites civiques, où se prononcent beaucoup de discours vains et creux, une collecte sera faite le 14 avril, au bénéfice du fonds de l'infirmerie de Grandson. »

Voilà du patriotisme pratique. Hé ! peut-être bien n'est-ce pas le plus mauvais. On est plus ou moins saturé de harangues. Et dans ce flux de paroles il y a très rarement quelque chose de nouveau.

### AUTOUR DU 14 AVRIL 1803.

#### Echange de courtoisies.

#### II

MAIS revenons aux rives du Léman, si reposantes en ces temps troublés.

Le Petit Conseil de neuf membres qui venait d'être élu par le Grand Conseil était pressé de prendre contact avec le Pouvoir exécutif des divers cantons. Il le fit en ces termes au moyen d'une circulaire datée du 19 avril : *Le Petit Conseil du canton de Vaud aux dix-huit cantons de la Suisse* :

#### TRÈS CHERS ET FIDÈLES CONFÉDÉRÉS !

Nous nous empressons de vous annoncer qu'aux termes de l'article 20 de notre constitution, le Grand Conseil de notre canton après s'être constitué, a nommé les membres du Petit Conseil. Appelés par cette nomination à exercer dans ce canton les obligations du pouvoir exécutif, nous mettrons au rang de nos premiers devoirs, celui d'ouvrir avec vous, très chers et fidèles Confédérés, les relations d'amitié et de fraternité que la nature déjà nous dictait et auxquelles la Constitution vient de mettre le sceau. Recevez donc les assurances du zèle et du dévouement que, dans tous les temps, le canton de Vaud s'empressera de montrer pour le bien de la commune patrie et pour celui de chacun des Etats qui la composent. Accordez-nous, très chers et fidèles Confédérés, les mêmes sentiments ; qu'un échange heureux d'affection et de bons offices règne entre nous et fasse de la Suisse, ce qu'elle n'eût jamais dû cesser d'être, le séjour de la concorde et de la paix. Nous vous envoyons ci-joint le décret par lequel notre Grand Conseil a fixé les couleurs et le sceau de ce canton, vous priant d'y ajouter foi en toute occasion. Et sur ce, nous demandons à Dieu, très chers et fidèles Confédérés, qu'il nous ait en sa sainte garde et verse ses bénédictions les plus précieuses sur tous les membres du Corps helvétique. »

« *Le président du Petit Conseil,*  
H. MONOD. »

P.-S. — « Comme d'après l'article 3 de l'article 20 de notre Constitution, tous les membres du Petit Conseil peuvent être appelés à la présidence, nous aurons l'honneur de vous transmettre sous peu de jours la signature de chacun d'eux, afin que vous puissiez y ajouter foi dans l'occasion. »

Le style sobre et concis de cette circulaire est heureux. Il fait diversion avec la phraséologie ampoulée usitée à l'époque napoléonienne.

Rappelons en passant que les premiers membres du Petit Conseil (dès 1815 : Conseil d'Etat)

furent : 1. Henri Monod, président de la commission du canton<sup>1</sup> ; 2. Jules Muret, ex-sénateur ; 3. Auguste Pidoux, ex-sénateur ; 4. Louis Duville, suppléant de la Chambre administrative ; 5. Abram-Isaac Detrey, sous-préfet du district de Payerne ; 6. Louis Lambert, sous-préfet du district d'Yverdon ; 7. Jean-François Fayod, ancien président du Tribunal cantonal ; 8. Pierre-Elie Bergier, administrateur, et 9. Daniel-Emmanuel Couvreur, président de la municipalité de Vevey.

Ces magistrats portaient le costume suivant, qu'ils avaient eux-mêmes choisi le 3 mai 1803 : Habit et culotte bleus ; veste blanche ; chapeau à trois coins ; pour les grandes cérémonies : l'écharpe verte et blanche. Ils touchaient un traitement annuel de 2400 francs anciens, ce qui équivaut à 18,000 francs au moins en nos années de guerre mondiale et de prix exorbitants.

Ils prêtaient un double serment. Dans le premier, commun à tous les fonctionnaires de l'Etat, ils juraient par le nom de Dieu, notamment, de maintenir et défendre en toute occasion et de tout leur pouvoir les droits, la liberté et l'indépendance de leur pays. Le second, spécial à leur office, disait : « Je jure aussi d'exercer en toute conscience, la charge importante à laquelle le Grand Conseil m'a appelé ; d'y avoir toujours, dans tout ce qui sera discuté, arrêté ou projeté, la vérité et la justice devant les yeux ; de m'opposer avec tout le zèle et toute la force dont je suis capable, à tout ce qui pourrait nuire aux principes de la religion et aux mœurs ; de faire exécuter les lois avec courage et fermeté ; de veiller au maintien de l'ordre public ; de nommer toujours celui que je croirai le plus éclairé, le plus honnête et le plus propre à l'emploi dont il s'agira ; de tenir secrètes les opinions, ainsi que les choses et affaires qui ne se doivent révéler, sinon en temps et lieu convenables ; enfin, de n'excéder jamais les attributions que la Constitution donne au Petit Conseil. »

Je jure toutes ces choses, par le nom du Dieu fort, comme je veux qu'il m'assiste à mon dernier jour. »

Ajoutons encore que le Petit Conseil de 1803 ne comptait que trois départements (actuellement sept), savoir : le Département de *législation*, comprenant la justice, le culte, l'instruction publique et objets ne pouvant être classés ; le Département de *l'intérieur*, comprenant les domaines, bâtiments, prisons, chemins, établissements publics, militaire, police et maréchaussée (gendarmérie) ; le Département des *finances*, comprenant les impôts, comptes, liquidations, postes, sels, monnaies, industrie, commerce, pensions.

Chaque département était présidé par une commission de trois membres du Petit Conseil.

Ainsi organisé, cette autorité fit beaucoup de bonne besogne. Tout était à faire, à créer, et chaque conseiller paya de sa personne. On raconte que nos premiers conseillers d'Etat travaillaient jusqu'à seize heures par jour.

Les relations avec les Etats Confédérés se formèrent sans tarder.

De tous les coins de la Suisse, parvinrent des messages cordiaux et parfois touchants, envoyés soit spontanément, soit en réponse à celui qu'on vient de lire.

En voici quelques-uns, résumés ou reproduits in-extenso :

14 mars 1803.

*La Commission du canton de Berne à la Commission du canton de Vaud.*

« FIDÈLES ET TRÈS CHERS CONFÉDÉRÉS,

Au rétablissement du système fédératif suisse, il nous est bien agréable d'entrer en relations

<sup>1</sup> Aux termes de l'Acte de médiation, une commission de sept membres, dont un nommé par le Premier Consul et six désignés par la Consulta helvétique, fut chargée dans chaque canton de mettre en activité la constitution et d'administrer provisoirement, avant l'élection des autorités définitives.

avec les nouveaux cantons et de recommencer celles qui existaient ci-devant entre notre canton et les anciens. En vous donnant l'assurance, fidèles et très chers Confédérés, que nous ferons tous nos efforts pour vous prouver en toutes les occasions notre désir de contribuer au maintien d'une bonne harmonie, nous aimons à croire que vous voudrez bien nous favoriser de la réciprocité. Dans cette persuasion, nous prévoyons une bonne intelligence entre tous les cantons et nous espérons avec confiance que tous s'efforceront à travailler au grand but de procurer le bonheur de notre chère patrie. Nous avons l'honneur de joindre à ce pli notre première proclamation et de vous prier de vouloir bien nous honorer de votre estimable amitié, nous recommandant tous à la protection divine. Le Président de la Commission : R. de Wattenvyl. Au nom de la Commission : Wittenbach. »

(A suivre.)

MARC HENRIOD.

**Les noms propres.** — Quand nos bons confédérés d'Outre-Sarine ne se rappellent plus le nom d'une de nos rues ou d'une de nos localités, ils ne s'embarrassent pas pour si peu, ils en forgent un à leur idée. Nous nous souvenons avoir vu une lettre envoyée à un habitant de la rue de la Cheneau-de-Bourg et dont l'adresse était libellée comme suit : « Monsieur X, Lausanne, *Schnuderburgergasse* »

L'autre jour, entre Pully et Lutry, un jeune Bernois arrêta les passants pour leur demander où était la route des « Montagnes de lavabo ». Il voulait dire : la route des Monts de Lavaux.

### DIALOGUE ENTRE ZABET ET LA SUZON

#### Patois des environs de Lausanne.

ZABET (à Suzon, qui pleure amèrement). — Qu'ai-vo, poura Suzon, por vo tant désolé ?

SUZON

Eh ! dité-vé, Zabet, n'ai ple dé djè, y'ai pliorá. Y'ai tot perdu ! ne mè resté ple rin !

ZABET

Que voz an-te robá ? Gli a tant de crouye dzin !

SUZON

Eh ! vo ne saide pas, l'è bin on'autr'affère. Et ne sai, ma fion ! pas cin que mè fudra fère.

ZABET

Ma qu'e-te cin ?  
Vo ne dété rin :

Lo gardaroba n'etai pas khliau ?  
On-t-e prais lez-aillon, lo lard, o la saindou ?

SUZON

Caisi-vo ancor on yádo, né pas cin.  
Quand vo dió ! Y'ai perdu mon soutien.

ZABET

Ma lé dzin n'an pas de que voutr'home fût moi !  
Lo bon Dieu l'a-t-e prai, ci pouro Cretenod ?

SUZON

Le viglio ! ne fa rin, que mè gravá,  
Bère, medzi, e bordoná.

Vo dió ! Y'ai perdu mon soutien,  
E din ci mondo ne mè resté ple rin.

ZABET

Ce n'è pas voutra fèllie, car l'ai vusse hier à né  
Que buyandá ver lo borné.

Car de vo vère dinse, vo lapidá,  
On pau craire que gli a on gran malheu.

SUZON

Cura que voz ité ! avoué voutron malheu !  
Lé dzin que ne fan pas fauna

Restan adé, por incoubliás les outro,  
La Jeannette sara  
Benirausa de s'inallá.

Eh ! ma poutra bête dau bon Dieu que baillive  
[dau lassé tan bo]

Ti lé dzo, dou pussein seillon.  
Lo caffè ne vudra ple rin,

Quan vo dió ! l'etai mon soutien.

ZABET

Ah ! nion ne m'avai dé que voz usse onna valze